

FRACASSÉS

Kae Tempest

Article L122-5. Les copies ou reproductions réalisées à partir d'une source licite et strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, à l'exception des copies des œuvres d'art destinées à être utilisées pour des fins identiques à celles pour lesquelles l'œuvre originale a été créée et des copies d'un logiciel autres que la copie de sauvegarde établie dans les conditions prévues au II de l'article L. 122-6-1 ainsi que des copies ou des reproductions d'une base de données électronique.

Conformément à cet article, voici un copie du texte de Kae Tempest que nous souhaitons représenter, avec quelques annotations de mise en scène et des modifications validées par la maison de l'Édition de l'Arche, dont nous joignons également une copie du contrat à la suite du texte.

Ces didascalies peuvent être interprétées librement.

Noir. Bruits de Londres venant desenceintes. Chants d'ivrognes. Sirènes de police. Vendeurs à l'étalage. Voix d'animateurs télé par des fenêtres ouvertes. Embouteillages. Rires. Cris d'enfants dans une cour d'école. Tous ces sons proviennent d'enregistrements authentiques de la ville de Londres. Des images de Londres sont projetées sur un écran. La lumière monte doucement, comme un lever de soleil, révélant les personnages, l'un après l'autre.

TED est assis derrière un petit bureau merdique, minuscule, sur lequel sont posés un énorme télé-

phone et un gros écran de vieil ordinateur ainsi que des dizaines de dossiers. On dirait qu'il a envie de vomir. Il sourit poliment. A ses côtés se trouvent des silhouettes en carton de femmes d'une cinquantaine d'années, parfaitement coiffées. Elles ont quelque chose de hideux. Leurs têtes sont démesurées. Ce sont des versions exagérées et monstrueuses de collègues de travail de Ted. On entend maintenant des sonneries de téléphone, des voix de standard téléphonique, indistinctes mais polies, écourantes, faisant semblant d'être serviables; on entend aussi des femmes qui parlent de couples de stars, de leurs voisins de palier. Bavarages sans intérêt. Teddy regarde droit devant lui.

CHARLOTTE est dans la salle des profs. On entend des bouilloires qui chauffent, des profs qui rient, des conversations inaudibles et débiles. Leurs intonations sont sarcastiques et fatiguées. Les gens se vantent et luttent pour avoir le dessus. Les conversations sont dominées par des braillements, un connard de prof qui rabaisse ses élèves pour se sentir supérieur. Sonneries. Bruits de photocopieuses. Charlotte est debout entre deux silhouettes en carton de professeurs aux sourcils, aux lèvres et aux oreilles énormes : une femme portant des vêtements plutôt moches - une sorte de legging qui n'est pas à sa taille et un homme chauve avec des lunettes et des taches de vieillesse. Charlotte sourit mais on dirait qu'elle va s'évanouir ou pleurer. Elle a l'air absolument seule, en dépit de tout le bruit qui l'entoure.

DANNY est assis sur un canapé miteux devant une table basse. Des tubes sentimentaux passent sur une chaîne de radio ringarde. Magic FM. On entend aussi des conversations débiles, des reniflements exagérés, des gens qui se font des rails de coke. Autour de Danny, deux silhouettes en carton d'hommes de 25 ans, qui portent des jeans et des tee-shirts quasi identiques. Ils sont baraqués. Leurs têtes sont monstrueuses, en particulier leurs narines et leurs bouches. Il y a aussi deux femmes, qui rient comme des hystériques, avec des cils très longs, des lèvres surdimensionnées, des coiffures impeccables. Rires très exagérés. On entend, par bribes, des gens qui se racontent des souvenirs d'adolescence. Canettes de bière vides et bouteilles d'alcools bizarres - des trucs improbables comme de la liqueur au chocolat et du champagne à la pêche. A cette heure avancée, on boit ce qui reste. Les voix dans la pièce s'entremêlent, chantent les refrains des tubes qui passent à la radio, rient. Danny a l'air malade, comme les deux autres, perdu, mais il sourit et hoche la tête de temps en temps. Il se prépare un rail de coke.

Le son augmente jusqu'à devenir désagréable, avec peut-être des parasites, et puis c'est le silence. Ces trois-là, en plus d'être les personnages, forment aussi LE CHŒUR. Lorsqu'ils

disent le texte du Chœur, ils sont à la fois tous les personnages et aucun d'entre eux. Chacun peut dire indifféremment n'importe quelle réplique du Chœur. Ils doivent s'adresser au public. Ils ne doivent pas avoir peur de sourire au public, ou de le fixer droit dans les yeux. Ils doivent parler sans cacher leurs accents respectifs, et avoir conscience du rythme des mots comme on a conscience du rythme quand on danse sur une chanson. Ils ne sont pas encore les personnages (bien qu'ils le soient), ils sont surtout tous les gens qui un jour ont ressenti ce que ressentent les personnages.

CHŒUR 1

UN. Si on est

Tous. Honnêtes avec vous,

UN. Vraiment

Tous. Honnêtes

UN. Sans faire semblant.

Alors il faut qu'on vous dise : on comprend pas du tout ce que vous faites là.

DEUX. On sait pas trop (1) ce qu'on fait là non plus.

TROIS. En fait

UN. En fait

DEUX. En fait

DEUX. On aimerait bien avoir une vérité incroyable à vous révéler.

TROIS. On aimerait bien connaître le sens profond des choses.

UN. Mais non.

DEUX. Mais non.

TROIS. Mais non.

Tous. On n'a rien à vous dire de plus que ce que vous savez déjà, et on a pensé que ça valait le **coup** de l'admettre.

TROIS. Et puis merde, puisqu'on se parle franchement, autant cracher le morceau.

Tous. On n'a pas l'habitude de ce genre de milieu.

UN. On fait partie

Tous. De ceux

UN. Qui sont mal à l'aise au théâtre,

Tous. De ceux

DEUX. Qui ne rient pas quand tout le monde rit.

Tous. De ceux

TROIS. Qui ne savent jamais quoi dire quand tout le monde donne son avis.

DEUX. On n'a pas envie d'être plantés là devant vous et de faire semblant de pas vous voir.

UN. On vous voit.

TROIS. On vous voit.

DEUX. On vous voit.

DEUX. Vous êtes beaux.

UN. On est contents que vous soyez là.

TROIS. Vraiment.

Tous. On veut pas vous montrer quelque chose d'impressionnant qui vous donnera le sentiment d'être intelligents.

DEUX. Non.

Tous. On veut seulement vous montrer quelque chose d'honnête,
Quelque chose qui vienne de nous.

DEUX. Et on sera déjà contents si vous ressentez quoi que ce soit.

UN. C'est

Tous. pas grand-chose,

UN. mais

TROIS. En même temps,

UN. C'est tout ce qu'on connaît.

TROIS. C'est chez nous.

DEUX. Des terrains de jeu abandonnés, des clodos qui chantent dans la rue, des gueules en sang à la sortie des bars, des fast-food, des pots d'échappement et tellement de corps qu'on les voit même plus, ces corps.

TROIS. Faire des petits boulots de merde

UN. Et tenter de s'intéresser à des trucs dont on se fout.

TROIS. Et économiser pour acheter des trucs qu'on a honte de désirer.

Tous. Chez nous.

DEUX. Une ville où il ne se passe pas grand-chose

TROIS. Mais où tout arrive.

Tous. Où chacun est tellement focalisé

UN. Sur son petit

Tous. « pas grand-chose »

TROIS. Qu'il en oublie tout ce qui se passe ailleurs.

Tous. Et le truc, si on vous parle honnêtement,

UN. Parce que c'est bien ce qu'on veut

DEUX. C'est qu'il faut qu'on vous dise qu'on n'a pas la moindre idée de ce qu'on est en train de faire.

UN. On a besoin que vous compreniez toute l'histoire.

TROIS. Vous savez

UN. Y a encore pas longtemps

TROIS. On avait treize ans

DEUX. Et toujours une bière à la main

UN. Qu'on avait chourée à l'épicerie du coin.

TROIS. On n'avait peur de rien.

DEUX. On admirait nos aînés,

TROIS. Et on attendait le moment

DEUX et TROIS. Où on serait assez grands pour être admirés par des gosses

DEUX. Deux fois plus jeunes que nous.

TROIS. Les années passaient,

UN. On se défonçait dans des teufs et on se prenait

DEUX et TROIS. Pour des dieux.

TROIS. On allumait nos joints dans le noir

DEUX. Comme des feux antibrouillard.

UN. On était des enfants dans une ville

DEUX. Pleine de combats de chiens et de pipes à crack,

Tous. Encerclés

Par des glandeurs et des losers

Paris

Nous appartenait

DEUX. On fumait de la beuh dans les bus.

Tous. Tout nous appartenait.

UN. On s'en prenait plein la gueule mais

Tous. Debout on restait

TROIS. On était jeunes et on se faisait confiance

DEUX. Tout ça était romantique et vrai.

TROIS. On était frénétiques, explosifs, on riait, on hurlait,

UN. Sous l'immensité du ciel, on se serrait les coudes en soirée.

DEUX. Mais, ah, quelque chose est arrivé.

TROIS. Nos yeux ont

UN. Rétréci

TROIS. Et nos rêves ont

UN. Failli.

DEUX. On a vieilli, quoi. On a eu des responsabilités,
(*Question, inviter les spectateurs à constater le passage du temps / vieillesse*)

UN. On s'est mis à voir notre insolence comme de l'arrogance et de la débilité.

DEUX. On avait été rebelles

TROIS. Et en colère

UN. Et solidaires,

(Et dans tout ça tous ensemble / dans le même bateau)

TROIS. Mais le temps a passé et on s'est rendu compte que

DEUX. Rien

UN. Ne dure

TROIS. Toujours.

DEUX. Alors maintenant on porte ça en nous qu'avant on était

UN. Immortels,

DEUX. Avant que le monde nous dépasse et qu'on oublie pourquoi on vit.

TROIS. On est devenus à la fois

UN. Le mec dans la prison,

DEUX. Le maton,

TROIS. Et la clé de la porte de la prison.

DEUX. Avant, on flottait à la surface

UN. Jusqu'au jour où on a coulé et touché le fond.

DEUX. On s'est rendu compte,

UN. Qu'il n'y avait que ça.

TROIS. Vraiment rien de plus que ça.

UN. Fixer désespérés

DEUX. Le goulot d'une bouteille vide

TROIS. Pour lui demander de nous donner

Tous. Plus que ça.

UN. Le cœur battant

TROIS. Bien plus lentement qu'avant, le stress augmentant sur les paiements urgents,
(*bills = factures, impôts...*)

DEUX. Un million de petits passe-temps juste pour remplir l'emploi du temps,

TROIS. Nos visages plus gris qu'avant. C'est plus notre monde maintenant,

UN. Il appartient à d'autres.

DEUX. On est moins tolérants

TROIS. Et plus égoïstes.

DEUX. Moins indépendants

TROIS. Et plus tristes.

DEUX. Mais pourtant,

UN. On s'accroche à la ville, on lâche rien,

DEUX. On essaie de faire son trou, chacun dans son coin.

TROIS. La vie est belle,

UN. La vie est cruelle.

DEUX. Répétitions, tourner en rond

UN. On vit comme si les plus beaux jours de notre vie

DEUX. Avaient déjà été engloutis.

UN. Et honnêtement,

TROIS. Comment faire pour se relever et reprendre les rênes,

DEUX. Quand tout ce qu'on veut vraiment, c'est tuer nos rêves et faire péter nos têtes

TOUS. Bam

DEUX. En plein milieu d'une rave?

TROIS. Attendant désespérément d'être aidés mais certains de ne pas être sauvés.

UN. On a des amis d'enfance, mais on peut même pas leur dire ce qu'on ressent,

TROIS. On est tout seuls dans cette ville et son enfer incessant

DEUX. Où les enfants luttent pour respirer et vieillissent prématûrement,

UN. Soit ils meurent assez jeunes pour devenir immortels, soit ils pètent totalement les plombs.

TROIS. Et c'est ça la vraie tragédie de Paris -

DEUX. Une ville où les meilleurs d'entre nous ne savent plus comment fonctionner,

UN. Où les pires d'entre nous vont de succès en succès,

DEUX. Et où les autres continuent d'avancer, malgré

TROIS. L'enfer,

DEUX. La pourriture,

TROIS. La chair,

DEUX. La luxure,

TROIS. Les mensonges,

UN. L'air,

TROIS. La poussière,

UN. Le ciel qu'on ne voit que si on lève la tête,

TROIS. L'orgueil,

DEUX. Le sexe,

TROIS. Le sang,

DEUX. La friture,

TROIS. Le stress,

DEUX. Notre refus de voir la vérité en face.

TROIS. On s'accroche tellement à nos masques,

UN. Qu'on se retrouve seuls, au milieu des autres,
séparés des nôtres.

SCÈNE 1

Ted est assis sur un banc de square, face au public. il regarde l'arbre de Tony. Il a une canette à la main et un sac en plastique rempli de canettes à ses pieds. Il porte un costume et des chaussures bon marché. mais il n'a pas l'air minable. Il a l'air élégant. Il fume. Il reste assis là pendant un long moment, avant de prendre la parole. Des bruits d'oiseaux, des sirènes au loin. Des cris d'enfants dans une cour de récréation. Des voitures. Ted a l'air complètement bourré. Mais il se contient.

TED. Avant, on traînait tout le temps ensemble, parce que je pouvais pas attendre de la retrouver, je pouvais pas attendre d'enfouir ma tête entre ses seins et d'entendre son rire. Mais maintenant. Maintenant, on se réveille ensemble tous les matins et c'est plus la même chose.

Je crois que je suis malheureux, Tony. Je voudrais pas qu'elle le sache, c'est pas de sa faute, mais entre nous, mon pote, je crois que je suis vraiment malheureux. En tout cas là, maintenant, tout de suite.

Elle croit que ma carrière est en train de décoller parce que je porte ce costume de merde pour aller au bureau, mais en fait non, Tony, je vais nulle part, je suis entouré de débiles. Comme Nicole de la compta, qui pue la crème anglaise et qui peut pas s'arrêter de parler, putain. Mec.

Ça me tue, les semaines passent, et tous les jours c'est la même merde. Je vais faire des inventaires et de la saisie de données jusqu'à ce que je sois six pieds sous terre, et personne en aura jamais eu rien à foutre. A la limite, je m'en tape, c'est que le boulot, ça. Ça paye les factures, mais c'est tellement chiant. Je suis là-bas toute la journée, je leur consacre tout mon putain de temps, et les jours qui passent s'empilent les uns sur les autres, et je te jure, des fois, la nuit, je les vois, tous ces jours de ma vie que je leur ai donnés, tous réunis dans un énorme tas, là, au pied de mon lit, un tas qui se fout de ma gueule quand j'essaye de

dormir. On est encore jeunes, putain de merde. On pourrait vendre la voiture. Rendre l'appart. Se casser pour une année entière. On pourrait vivre en Espagne, je pourrais bosser dans un bar. Elle pourrait être serveuse. On pourrait se baigner tout nus dans la mer. On pourrait boire des coups tout l'après-midi et dessouler en dormant sur la plage, on pourrait...

Danny arrive par le sentier qui se trouve derrière Ted. Il reste debout près de lui pendant une minute à regarder le sac à ses pieds. Il s'assoit.

DANNY. Ça va, Ted?

TED. Ça va, Dan ?

DANNY. Ça va comment ?

TED. Ça va mec, pas mal.

Danny jette un œil autour de lui, regarde l'arbre en fumant une cigarette.

TED. Dix ans.

DANNY. Je sais mec. Comme si c'était hier, non ?

TED. Comme si c'était il y a dix ans pour moi.

Danny sort de l'herbe de sa poche et commence à se rouler un joint, il y a un peu de vent. Sans qu'il ait besoin de parler, Ted protège du vent la main de Danny.

TED (à *Tony*, à propos de *Danny*). Il a pas tellement changé, il croit toujours qu'il peut avoir tout ce qu'il veut. Il croit qu'il va rapper sur des albums mythiques, partir en tournée en Amérique et écrire un putain de roman culte qui révolutionnera notre manière de voir le monde. Merde. C'est un de mes plus vieux potes, et je l'adore. Je serais prêt à m'allonger au milieu de la route et à crever pour lui - mais parfois, parfois il est vraiment grave. Sans déconner, franchement, t'imagines pas ce que c'est quand il est avec tous ses nouveaux potes « artistes ». Ils sont pas possibles, *Tony*. Ils sont pas comme nous. Ils sont assis là, avec leurs pantalons absurdes et leurs trois coupes de cheveux chacun, à attendre qu'on vienne les découvrir.

Ce qu'il voit pas, c'est que dans dix ans, il aura trente-cinq ans, il sera un de ces connards qui nous faisait marrer en soirée, à faire des grimaces, à baver sur une minette de dix-neuf ans sous acide qui s'appellera *Galaxie*, et il sera convaincu d'être toujours dans le coup. Il sera là, à nous jouer son vieux numéro du genre « j'ai peut-être l'air sympa mais faites gaffe quand même », il traitera les meufs comme de la merde parce qu'il supportera pas d'avoir jamais eu les couilles de faire passer quelqu'un avant lui et de s'engager. Ça demande du courage de s'engager, *Tony*, un vrai putain de courage... Et puis, tout d'un coup, il aura quarante-cinq ans, il sera explosé par la coke, la tise et la *MDMA*, il fera des crises

d'angoisse à chaque fois qu'il sera seul la nuit, parce qu'il aura compris qu'il est trop vieux pour être encore jeune, et que le monde sera plus fait pour lui, et que les jeunes écouteront des trucs qu'il comprendra même plus et que d'un coup toutes les grandes idées intéressantes qu'il aura eues, toutes les collaborations passionnantes qu'il aura commencées, toutes ces conneries-là, ça aura plus aucune importance. Il sera pire que moi à ce moment-là. Il aura pas d'œuvre révolutionnaire sur laquelle se branler, il sera tout seul dans son appart branché à donner des interviews imaginaires à des journalistes imaginaires sur des chefs-d'œuvre imaginaires. Et moi ? Moi, je serai toujours aussi malheureux, juste à côté de lui.

Danny finit de rouler son joint. Il l'allume, le tend vers l'arbre, recrache la fumée, et le passe à Ted. Ted fume, longuement.

DANNY. Tu crois qu'il ferait quoi maintenant ?

TED. Qu'est-ce que tu veux dire ?

DANNY. Bah, comme boulot.

TED. Je sais pas. Pareil que nous, sûrement. De la merde.

DANNY. Non, il aurait été quelqu'un.

TED. Comme quoi ?

DANNY. Je sais pas. Quelqu'un.

TED. Comme quoi ?

DANNY. Je sais pas. Chef. Avec son restaurant à lui.

TED. Mec, il savait même pas se faire cuire un œuf.

DANNY. Alors camerman. Ou véto, ou un truc dans le genre. Je sais pas. N'importe quoi. Ou avocat, putain !

TED. Avocat ?

DANNY. Pompier.

TED. T'as raison, il aurait fait un bon avocat.

DANNY. Conducteur de train.

TED. Tu sais ce que j'ai entendu dire sur les conducteurs de train ?

DANNY. Quoi ?

TED. Si tu conduis un train et que tu écrases trois personnes. Genre si trois personnes se jettent sous ton train.

DANNY. Ouais?

TED. On te paye une indemnité de départ et une pension jusqu'à la fin de tes jours.

DANNY. Sérieux ?

TED. Ouais, même si ça fait qu'une semaine que tu bosses.

DANNY. C'est délire.

TED. Pas mal, hein ? Je me disais que je ferais bien ça.

DANNY. Ah ouais ?

TED. En même temps, je pourrais pas gérer le truc, si quelqu'un se jetait vraiment.

DANNY. Tu te le pardonnerais jamais, c'est ça ?

TED. Et trois fois, en plus. Ça te nique le cerveau direct.

DANNY. Mais lui, il aurait été quelqu'un, Ted. C'est sûr.

TED. De toutes façons, maintenant on en saura jamais rien.

DANNY. Non. C'est clair.

TED. Quel gâchis.

Pause. Ils boivent.

DANNY. Comment ça va, le boulot?

TED. Ça va.

DANNY. Comme d'hab, c'est ça ?

TED. C'est à peu près ça, ouais.

DANNY. Je sais pas comment tu fais, mon pote.

TED. Bah tu fais, c'est tout. Tu fais.

DANNY. Ouais, j'imagine.

TED. Et toi ? Comment ça va le groupe et tout ?

DANNY. Oh ouais, ouais super. Enfin bon, tu vois, on n'a pas de beatmaker pour le moment, mais on a fait des tee-shirts. Et j'ai rencontré un mec l'autre jour qui m'a dit qu'il serait partant pour faire des prods avec nous, et il est plutôt bon, d'après ce que je sais. Enfin, j'ai pas entendu ce qu'il fait, mais il a une gueule de beatmaker, quoi. Toujours un casque, ou une casquette, p'tites lunettes, la totale. Un mec sympa.

TED. Je vais te dire la vérité, Dan, j'en peux plus de tout ça.

DANNY. T'en peux plus de quoi ?

TED. On arrive à rien, on va nulle part.

DANNY. Tu vas pas nulle part, mec. Tu bosses comme un dingue.

TED. J'ai besoin de changement, Dan. Si c'est pas pour moi, au moins pour lui. Je veux dire, regarde.

DANNY. Quoi?

TED. Bah, regarde son arbre.

DANNY. Qu'est-ce qu'il a ?

TED. Même lui, il change quatre fois par an. Tu vois ce que je veux dire ?

DANNY. Ouais, je vois. Je vois. En fait, ça fait un moment que je me dis ça aussi.

TED. Ça m'étonne pas.

DANNY. Un jour comme aujourd'hui, tu te dis : et merde. Ça te fait pas ça ? D'un seul coup, dix ans ont passé. Et tout ce que t'as fait dans ta vie, c'est vraiment tout ce que t'as fait, t'as fait que ça. Sur le moment, t'y pensais même pas. Et maintenant, tout d'un coup, c'est ça que tu es devenu. Et tu peux pas revenir en arrière, hein ?

TED. Non, tu peux pas.

DANNY. Donc, je suis en train de changer des choses en ce moment. Tu vois, j'ai eu une éiphanie.

TED. Une éiphanie ?

DANNY. Ouais, tu sais. Un genre de révélation.

TED. Ouais, putain, je sais ce que ça veut dire, mec. C'était quoi ta révélation ?

DANNY. Que c'est le moment, là, c'est le moment maintenant.

TED. Le moment de quoi ?

DANNY. Le moment de me sortir la tête de la merde.

TED. Dans quel sens ?

DANNY. Dans tous les sens. Faut que je me reprenne. Que je trouve un vrai boulot, que j'arrête de me défoncer tout le temps.

TED. Pourquoi ?

DANNY. Pour Charlotte, bien sûr.

TED. Pour Charlotte?

DANNY. Je veux la récupérer, tu vois.

TED. Sérieux ?

DANNY. Ouais.

TED. T'en es où alors?

DANNY. Bah, franchement, ça va ça vient. Parfois on dirait qu'elle est partante, mais après, tout d'un coup elle devient hyper froide.

TED. Bah, elle essaie peut-être juste de se protéger, mec.

DANNY. Elle me rend dingue.

TED. Mais t'es sérieux?

DANNY. Bien sûr que je suis sérieux. C'est pour ça que je te dis qu'il faut que je me reprenne.

TED. C'est une fille bien, Dan. C'est pas une petite conne.

DANNY. J'ai envie de me poser.

TED. Tu veux te poser ?

DANNY. Ouais. Et alors?

TED. Tu lui as brisé le cœur, Dan.

DANNY. Je veux juste une dernière chance. C'est tout. Si elle me donnait une dernière chance, ce serait différent, mais c'est ce que je te disais, tu peux pas revenir en arrière, hein ?

TED. Non.

DANNY. Tu vois, hier soir, on est allés boire un coup.

TED. Ah ouais?

DANNY. Putain c'était trop bien. On est rentrés chez elle. Tout allait bien. Mais ensuite, ce matin, au réveil, elle me fait le coup du silence, tu vois, elle me regarde comme si je la lui faisais à l'envers. Comme si j'avais fait quelque chose de mal, je lui dis mais qu'est-ce qui se passe, et là elle se refroidit complètement, et elle part au boulot.

TED. C'était trop bien, quoi.

DANNY. J'arrête pas de lui dire, on repart à zéro, mais qu'est-ce que je peux faire de plus ? Si elle s'attend toujours à ce que je fasse le con, bah forcément je vais finir par faire le con.

TED. Elle a besoin de savoir que tu lui fais pas encore une fois perdre son temps. Elle te teste.

DANNY. Je vais pas lui faire perdre son temps, Ted. C'est ce que je te dis. L'épiphanie, tu vois, elle n'est venue aujourd'hui, le jour de Tony et tout Faut que j'arrête de glandeur et que je me bouge vraiment. Que je lui montre. Que je lui montre que je suis sincère.

TED. Ah ouais?

DANNY. Je suis en train changer des choses, mec, crois-moi.

TED. Bah, tant mieux pour toi, mon pote. Tant mieux pour toi.

Ils boivent. Fument le joint. Danny prend une bouffée et retient la fumée, il passe le joint à Ted et ne recrache pas la fumée tant qu'il n'a pas récupéré le joint. Ted fait la même chose.

DANNY. Sinon, tu fais quoi ce soir ?

TED. Je sais pas. Rien. Rien de spécial.

DANNY. On devrait faire un truc, non ? Pour fêter ça.

TED. Fêter quoi ? Il est mort.

DANNY. Tu vois ce que je veux dire. Pour marquer le coup. C'est ce qu'il aurait voulu qu'on fasse.

TED. Tu penses à quoi ?

DANNY. Bah, j'ai des potes qui font une soirée.

TED. Quel genre de soirée ?

DANNY. Rien de trop extrême,

TED. Ah ouais, laisse-moi deviner, genre juste une teuf comme d'hab avec une sono de malade, dans un entrepôt à Montreuil, avec plein de fausses racailles venues piquer des portables, et des étudiants en art bobos qui font des bad trips sous kétamine dans un coin. Je crois que ça va aller, mec.

DANNY. Sois pas con. Allez viens.

TED. Et ton épiphanie?

DANNY. Quoi, mon épiphanie ?

TED. C'est plus vraiment mon truc tout ça, Dan.

DANNY. Allez, viens, on va se marrer.

TED. Se marrer ? On va arriver là-bas, toi tu vas me planter et te mettre à discuter avec un tas de gens qui ont un adjectif à la place du prénom, pendant que je serai là à me bourrer la gueule comme un con, tout seul, dans mon coin.

DANNY. Mais non, Ted. Allez, ça fait tellement longtemps qu'on n'est pas sortis.

TED. C'est justement parce que ça me branche plus vraiment tout ça.

DANNY. Dix ans, Ted. Allez, mec, pour Tony.

TED. Y aura Charlotte ?

DANNY. Ouais, elle sera là.

TED. Ça pourrait être sympa, toi, moi et Charlotte, a l'ancienne, quoi ?

DANNY. Exactement.

TED. Ok, allez, on va à cette soirée ! Mais t'as pas intérêt à te casser avec elle dès qu'on y sera et à me planter là, du genre Rémi sans amis, avec tout le monde qui va se dire, regarde, y en a un qu'est venu avec son daron.

DANNY. Non, Ted. Nous trois, ensemble. On va aller se la mettre, pour Tony, et pour le bon vieux temps. Et pour aujourd'hui. Et pour toujours, mon pote.

TED. Oh arrête, s'te plaît, je vais chialer.

SCÈNE 2

Charlotte est accoudée à un bar, avec un gin tonic. Elle a l'air fatiguée. Les silhouettes en carton du début l'encerclent complètement. On entend des gens qui discutent sans se dire grand-chose, des chansons qui sortent d'un juke-box, des portes qui s'ouvrent et se ferment, une serveuse qui plaisante avec des habitués. Ces bruits familiers contrastent avec la monstruosité des silhouettes en carton immobiles qui entourent Charlotte. De très près. Elle fait face au public ; le bar est entre elle et le bord du plateau.

CHARLOTTE. Je suis debout devant la classe, et j'ai l'impression que je suis en train de me noyer. Je fixe les gamins du regard, et je me dis « mais putain, vous êtes qui, en fait ? » Je les regarde, mais je ne vois pas des enfants, je vois seulement la couleur de leurs pulls, et à la place de leurs visages, je vois des tâches.

Derrière moi, il y a la date d'aujourd'hui écrite au tableau. Je fais semblant de ne pas savoir ce que ça veut dire.

Il fait chaud et ça pue dans la salle de classe, l'horloge est cassée, les travaux d'élèves accrochés au mur ont vieilli, leurs coins se décollent, et les gamins crient.

J'essaie de me souvenir pourquoi j'ai eu envie de faire ça au départ. Comment tu veux faire naître des vocations avec un emploi du temps comme ça ?

Je crois que je suis malheureuse, Tony.

Je veux dire, quand je suis là dans la salle des profs entre deux cours, je souris, comme tout le monde, mais ils sont tous tellement blasés, Tony. Ils ont tous tellement la rage. Ça fait trente ans qu'ils font ce boulot et ils le détestent sur toute la ligne, mais c'est trop tard pour en changer et je suis quasi sûre qu'ils espèrent secrètement que les gamins vont se planter. Franchement. Si t'entendais comment ils parlent d'eux. Pas étonnant que les gosses se butent pour des histoires de quartier, ou qu'ils soient malades à l'idée de pas devenir célèbres.

Il fait chaud dans la classe, et je fixe les gamins du regard, et je repense à nous quand on était à l'école, on avançait dans les couloirs comme si on était une armée de l'Empire romain, putain. Je me souviens de ce que ça faisait d'avoir quinze ans, d'être tous ensemble en soirée, on avait l'impression que le monde était à nous, comme s'il nous appartenait. Je me souviens : on tenait tellement les uns aux autres, on était prêts à se battre les uns pour les autres et on volait dans les supermarchés et on allumait des feux et on se défonçait, ça nous faisait vibrer, hein? On se disait : c'est ça, la réalité.

Mais qu'est-ce qui nous est arrivé ? Maintenant on va dans des soirées, mais on a rien à se dire avant d'être déchirés. Et même à ce moment-là... On passe des heures à parler des soirées d'avant, des trucs qui nous sont arrivés il y a longtemps, on passe notre vie à se raconter nos vies, et ça a aucun intérêt, c'est l'enfer.

Et donc, je regarde ces gamins, avachis sur leurs chaises, qui jouent avec leurs téléphones, et tout d'un coup je me souviens de l'autre jour, du rayon de soleil qui passait par la fenêtre dans la chaleur de ce train, j'étais assise là, j'allais en ville, et il y avait un groupe de dix ou quinze garçons, en sortie scolaire avec leur prof, qui portaient de jolis uniformes, ils devaient sûrement venir d'une école privée. Je les écoutais discuter, et franchement, j'avais envie de pleurer, parce qu'ils étaient jeunes, qu'ils avaient de belles voix, des cheveux propres, qu'ils savaient se tenir, qu'ils parlaient avec un vocabulaire parfait, en s'entraînant pour résoudre des équations et de l'algèbre ou je sais pas quoi et en s'interrogeant sur comment on dit ceci ou cela en allemand, et je me suis dit : c'est pas juste. J'ai pensé aux gamins d'ici, dans ma classe, avec leurs yeux qui louchent et leur peau grasse, avec leur bouche pleine d'insultes ou de silences, et je me suis dit : c'est pas juste. Et je suis là debout devant eux et j'ai juste envie d'éclater en sanglots, de leur dire de se tirer de là, d'aller dans la rue et de casser des vitrines, de faire quelque chose, n'importe quoi. J'ai envie de leur dire qu'ils sont géniaux, qu'ils sont torts, leur dire de sortir et de profiter de chaque minute de leur vie avec leurs tripes, de prendre le chemin qu'ils veulent pour que cette putain de ville horrible leur appartienne, et pour tirer, le maximum de leur vie. Mais je dis rien, en fait. Franchement, qu'est-ce que je pourrais dire ?

Je dis rien. Je reste debout, et je les écoute s'envoyer chier, je fixe l'horloge cassée, les papiers qui se décollent du mur, et je sais que c'est la dernière fois que je suis là devant eux, la dernière fois. Je les regarde et je me demande où ils seront dans dix ans. Et là, tout à coup, je pense à Danny. Je pense à hier soir. C'était génial. Mais quand je me suis réveillée, je l'ai regardé, et là, j'ai pensé à l'avenir. Dans six mois grand max, ou dans un an, peut-être deux, je serai devenue distante, il m'aura épuisée, et lui, il fera comme si rien n'avait changé, par orgueil il fera comme si tout allait bien, il se convaincra d'être cet homme qu'il me dit qu'il est seulement grâce à moi, cet homme meilleur dont il me parle tout le temps. Mais en réalité, on en aura marre l'un de l'autre, on étouffera, on s'accrochera l'un à l'autre de toutes nos forces pour éviter d'accepter qu'on ne peut rien donner à quelqu'un sans lui enlever la moitié de ce qu'il est. Je me vois déjà en train de manger toute seule dans la cuisine, à me demander où il est, la meuf relou, coincée, irrationnelle, et j'entends son rire, au bar, à lui qui s'en fout, et moi, assise là, et tellement sûre d'avoir raison que même quand il rentre enfin, j'arrive pas à lui montrer qu'au fond je suis trop heureuse de le retrouver. Et ensuite les silences, la mauvaise ambiance, et on va au lit, et on fait des rêves solitaires bizarres, et

puis on ouvre les yeux quand le réveil sonne, et avant de partir, je l'embrasse sans un sourire et puis au revoir, et ce sera toujours la même chose jusqu'à ce que je finisse par oublier tout ce que je voulais Faire de ma vie. Même si aujourd'hui c'est agréable, ça va forcément se terminer dans la routine et la grisaille, dans des après-midi au confort oppressant. Les non-dits seront devenus tellement lourds qu'à la fin, même nos engueulades se feront en silence.

Et donc je suis là, devant la classe, il fait chaud dans la salle, et j'ai l'impression que je suis en train de me noyer et je sors de la salle de classe. J'ouvre la porte et je sors de la salle de classe. Et les gamins crient dans mon dos, mais je fais comme si je les entendais pas. Je vais au bout du couloir, je tourne à gauche, je descends l'escalier, il y a des gamins partout, je me fraie un chemin au milieu d'eux, je tourne encore à gauche, la porte d'entrée, la grille. Je franchis la porte de la grille. Je suis au grand air. Je suis dehors. Il pleut un peu. Ça fait du bien. Je marche jusqu'à l'arrêt de bus. Je m'en vais. Je prends une décision. Je suis en train de changer des choses. Ça y est.

Et ensuite j'entre ici et je commande un verre pour moi et un autre pour toi, Tony, et je les apporte sur la table du fond, et je regarde la pinte de bière et la chaise vide et j'essaie de me souvenir de la première fois qu'on a bu un coup ici. Je bois une gorgée de mon verre, et puis une gorgée du tien. Et je me souviens de ton visage, et je souris toute seule. C'est le week-end, Tony, le premier week-end du reste de ma vie.

TED (*comme s'il l'appelait depuis un moment*). Charlotte?

CHARLOTTE. Salut, Ted. Désolée, j'étais à des milliers de kilomètres d'ici.

TED. Y a quelqu'un assis là ?

CHARLOTTE. Non, vas-y.

TED. Mais c'est pas le verre de quelqu'un, ça?

CHARLOTTE. Je l'ai pris pour Tony. C'est idiot, hein?

TED. Pas du tout, ça n'a rien d'idiot.

CHARLOTTE. T'es déjà allé voir son arbre?

TED. Ouais.

CHARLOTTE. C'était comment ?

TED. Oh tu sais, toujours là. Tu y es allée, toi ?

CHARLOTTE. Non, pas encore. J'ai pas réussi. Du coup je suis venue ici.

TED. Comment ça va, le boulot ?

CHARLOTTE. Ouais, ça va. Et toi ?

TED. Ouais, tu sais. Pas mal.

CHARLOTTE. Il me manque, Ted. Pas toi? Il te manque pas?

TED. Si. Bien sûr que si.

CHARLOTTE. ...

TED. Mais tu sais quoi ?

CHARLOTTE. Quoi?

TED. Toutes ces discussions qu'on a eues, lui et moi, pendant toutes ces années, y en a pas une dont je me souvienne.

CHARLOTTE. Qu'est-ce que tu veux dire ?

TED. Bah, on a passé des années à parler ensemble, mais y a pas un mot dont je me souvienne.

CHARLOTTE. Moi, je me souviens surtout de « Grave, mec, c'est de la bombe » ou alors « File- moi une clope ».

TED. Le truc, c'est qu'on se souvient pas des détails, juste des sensations. Je sais que je l'ai connu, mais j'arrive pas à me souvenir comment c'était. Tu vois ce que je veux dire ?

CHARLOTTE. Pas vraiment.

TED. C'est pour ça qu'il faut faire avec ce qu'on sent, tu vois, parce que c'est tout ce qu'on a. T'es heureux ou tu l'es pas.

CHARLOTTE. J'ai démissionné.

TED. Quoi ? Sérieux ? Comment ?

CHARLOTTE. Je leur ai filé ma lettre de démission, c'est tout.

TED. Quoi c'est tout ? Juste comme ça?

CHARLOTTE. Ouais. Je suis partie, c'est tout.

TED. Putain. T'as démissionné !... Et tu te sens comment ? Tu te sens différente?

CHARLOTTE. Non, pas vraiment, pas encore.

TED. Mais tu vas faire quoi ?

CHARLOTTE. Je m'en vais.

TED. Quoi?

CHARLOTTE. Je l'ai encore dit à personne, mais j'ai pris un billet d'avion. Je me casse, Ted.

TED. Quoi?

CHARLOTTE. Je me suis juste dit, allez, merde. Merde. Je suis allée sur internet, j'ai pris mon billet et voilà, je m'en vais.

TED. Et Danny?

CHARLOTTE. Quoi, Danny ?

TED. Bah raconte-moi.

CHARLOTTE. C'est compliqué.

TED. Pourquoi ?

CHARLOTTE. Je sais pas.

TED. Tu l'aimes pas ?

CHARLOTTE. Non, pas vraiment, c'est un trou du cul.

TED. On a tous besoin d'un trou du cul.

CHARLOTTE. J'ai pas confiance en lui, Ted.

TED. Il est sincère, cette fois.

CHARLOTTE. C'est ce qu'il croit. Et il est très convaincant, mais moi je le crois pas. Et j'ai pas envie de culpabiliser de toujours douter de lui.

TED. T'as envie de quoi alors ?

CHARLOTTE. Je veux juste du changement.

TED. C'est pour ça que tu t'en vas ?

CHARLOTTE. Ouais.

TED. Tu vas lui dire quand ?

CHARLOTTE. Je sais pas.

TED. Mais tu viens ce soir, quand même ?

CHARLOTTE. Bah, je voulais venir, mais faut que je fasse mes bagages et...

TED. Non Charlotte, faut que tu viennes, meuf. Faut que tu viennes. Pour Tony et pour tout le reste. On va s'éclater. Pour moi. Et pour Dan. Nous trois réunis. Faut que tu viennes. Quand même, tes bagages ça peut attendre, non ? Tu pars quand ?

CHARLOTTE. Demain.

TED. Demain?

CHŒUR 2

UN. Maintenant

TROIS. On va changer !

DEUX. Maintenant

TROIS. On va changer !

Maintenant.

UN et DEUX. Maintenant.

TROIS. Maintenant.

UN et DEUX. Maintenant.

Tous. Maintenant,
On va changer !

DEUX. Je suis sûr qu'on peut

UN. Changer quelque chose.

DEUX. Changer quelque chose.

TROIS. On peut rien changer.

Tous. AH.

Tous. Le changement

DEUX. Bombe le torse,

Tous. Le changement

UN. Est à bout - de forces.

TROIS. Le changement court,

UN. À bout de souffle,

DEUX. Le changement tourne

UN. À bout de souffle,

DEUX. Court.

TROIS. Le changement appelle, ceux qui croient en lui

DEUX. Ceux qui croient en lui ne disent

UN. Ceux qui croient en lui

TROIS. Ne disent rien.

V

Tous. Rien

UN. Ne change.

DEUXTu marches dans la ville,
Tu croises des inconnus,

UN. Et peut-être un semblant de vie sur un visage connu,

DEUX. Mais c'est sans espoir,

TROIS. On est incapables

UN. Incapables

DEUX. Incapables

TROIS. De veiller les uns sur les autres.

UN. On n'arrive même pas à rester centrés.

TROIS. On veut juste vivre un peu,

DEUX. Et qu'est-ce que vivre si on t'accepte pas de mourir?

TROIS. Chaque cellule de notre corps nous implore d'ouvrir notre cœur,

UN. Mais il est plus facile

DEUX. De s'évanouir

UN. Que de s'endormir tranquille.

TROIS. On se ment les uns aux autres, mais on le fait pas consciemment

DEUX. On n'est que des crevards,

UN. On détourne le regard,

TROIS. Et tant bien que mal, on rentre chez nous,

UN. Et nos reflets dans les vitrines se moquent de nous,

TROIS. Ils nous disent « Dis donc, t'as vieilli

DEUX. Mais t'as rien appris. »

UN. On voit nos visages qui glissent le long des vitres,

TROIS. On regarde ailleurs,

UN. Mais ça change rien,

DEUX. On se baratine avec nos rêves de gloire,

TROIS. Toujours la même histoire

UN. Et on a l'impression que ça s'arrêtera

TROIS. Jamais.

UN. Parce qu'on a toute la nuit devant nous,

DEUX. Rien qu'à nous pour tisser des amitiés,

TROIS. Et qu'importe ce que nos cerveaux exigent de nous,

UN. Nos cœurs sont prêts à tout risquer.

TROIS. Tu vois,

UN. Quand t'en as marre de te faire piétiner

TROIS. Tu cherches à t'élever au-dessus de toute cette absurdité.

DEUX. On veut seulement trouver

UN. Un peu de sens

DEUX. Dans cette ville sans substance.

UN. C'est pas grave si demain nous attend au coin de la rue du moment qu'on noie nos chagrins ce soit,

DEUX. C'est déjà ça,

UN. Est-ce que c'est notre faute si tous les jours se ressemblent?

DEUX. On veut juste perdre nos noms, effacer les limites.

UN. On veut juste perdre la tête

TROIS. Effacer les lignes qui dessinent les frontières.

DEUX. À tous les coins de rue des ombres se terrent,

TROIS. Personne se moquera de toi si personne sait que tu souffres.

DEUX. On veut changer,

UN. Mais changer nous est étranger

TROIS. Et à force de tourner en rond on devient aliénés,

DEUX. On sourit,

UN. Mais nos sourires sont forcés,

TROIS. Et on oublie nos éiphanies

UN. À l'instant même où elles ont surgi.

SCÈNE 3

Une fête dans un entrepôt de Peckham. Les trois personnages sont complètement défoncés mais pas de manière caricaturale. D'une manière qui suggère qu'ils se défoncent depuis des années, et qu'ils savent prendre de la drogue sans avoir besoin d'en faire toute une histoire. La scène est dans la pénombre, avec peut-être quelques lampes stroboscopiques ou des LED pour qu'ils aient l'air un peu monstrueux : dents sales, yeux d'extraterrestre, etc. Grosse musique électro avec des basses. Très forte. Pas ringarde. Très électro et avec un gros son de basses. Il faut qu'on ait l'impression que la salle est bourrée de monde. Peut-être avec quelques silhouettes en carton, comme au début. Danny et Ted sont assis par terre, l'un près de l'autre, adossés aux enceintes; ils se tiennent par les épaules en souriant fixement - on dirait un peu des enfants de dix ans. Il faut que leur façon de bouger soit aux antipodes de celle qu'ils avaient sur le banc auparavant. Il faut qu'ils soient extravertis et tactiles. Ils se marrent pendant un petit moment, puis ils jouent à se battre. Les trois personnages dansent, chacun dans sa bulle, puis ensemble. Ted passe ses bras autour de leurs épaules, ils se réunissent, dans une étreinte pleine de tendresse, ils délirent, ils sont défoncés, ils regardent les lumières au-dessus d'eux, ils déglutissent, sourient, se touchent.

Noir, la musique cesse. La lumière monte, on est en plein jour, c'est une de ces lumières blafardes qu'on n'a pas vraiment envie de voir. La matinée du samedi est bien avancée, Ted, Danny et Charlotte sont assis dehors, sur un vieux canapé. La porte ouvrant sur la fête est au fond du plateau, le canapé est dans une petite cour qui donne sur la rue. Il y a peut-être un peu de pelouse, ou alors seulement du béton. Ils sont défoncés, ils ont les pupilles dilatées, la mâchoire serrée, la peau sale, avalant un peu d'eau, déglutissant; ils ont l'air monstrueux, mais se croient irrésistibles. Chacun doit avoir ses propres tics dus à la MDMA - soit un doigt crochu qui s'agit au rythme de leurs paroles, soit autre chose sur leur visage. On dirait des Gremlins sous l'emprise de drogues. Charlotte est physiquement avec eux (puisque leurs corps se touchent en permanence) mais son esprit semble être ailleurs.

TED. Anthony. Ça t'est déjà arrivé de l'appeler Anthony ?

DANNY. Non, il y a que sa mère qui l'appelait comme ça.

CHARLOTTE. Moi, je l'appelais Anto, parfois.

TED. Anthony. Ça sonne comme si on parlait de quelqu'un d'autre, non ?

DANNY. Ta mère t'appelle Edward?

TED. Non. Et la tienne?

DANNY. Non, mais je veux dire, Ted, c'est le diminutif d'Edward.

TED. Non, juste Ted tout court, mec.

DANNY. Ma mère m'appelle Daniel.

TED. Ça te va bien.

DANNY. Tant mieux. Toi aussi, ça te va bien.

TED. Qu'est-ce qui me va bien ?

DANNY. Ta putain de belle gueule.

TED. Qu'est-ce qu'elle a ?

DANNY. Elle te va bien. Elle est parfaite.

TED. Merci, Dan. Je fais de mon mieux, enfin j'essaie.

DANNY. Je regarde ta gueule, et tu vois, je me dis que je la connais depuis tellement longtemps. Je connais chaque petit détail de ton visage. C'est vraiment ton visage. Tu vois ce que je veux dire ? Putain, j'y crois pas. Ça fait combien de temps qu'on se connaît ?

TED. Ouais. Chelou, hein ? Quand on pense qu'on peut pas se blairer toi et moi.

DANNY. Faut toujours que tu gâches tout, hein ?

TED. C'est bon, je déconne, tu sais bien que je déconne. Je trouve qu'on a de la chance. Franchement, on a de la chance, tous les trois, hein ?

DANNY. Ouais.

TED. Y a des gens qui ont pas de potes.

DANNY. C'est vrai.

TED. Ça m'a grave déprimé ces derniers temps, tu sais?

DANNY. Quoi, mon pote ?

TED. Oh, tu sais, le boulot, la routine, et Sally et moi, et l'appart, et qui va faire la vaisselle, et qui va faire la bouffe, tout ça, quoi. C'est. Je sais pas, Je vois plus grand monde. J'ai perdu contact avec pas mal de gens. Mais c'est la vie, hein ! On vieillit. Mais parfois, Dan, quand je te vois, je me dis, mais quel bâtard, franchement ! Toi, t'as pas ces problèmes-là, hein ? La putain d'heure de pointe dans le métro, les soirées jeu dans les bars. Toi tu te la coules douce et tu te la pètes, et moi je me dis, quel connard. Tu comprends. Mais c'est la vie, hein. Évidemment, c'est clair que t'es pas un connard. Mais... tu vois. Ça fait du bien de sortir, hein ? Sortir et faire la fête. J'avais pas envie. C'est plus trop mon truc. Tout ça. Tu vois ? Après ce qui s'est passé. Mais franchement, j'ai passé une putain de bonne soirée !

DANNY. Ça fait plaisir, mec.

TED. Je pense pas vraiment que t'es un connard, Dan.

DANNY. Non. Je sais.

TED. Mais tu vois ce que je veux dire, hein ?

DANNY. Mec. Je suis une merde. C'est l'enfer. Toi, tas réussi à t'en sortir. T'as une super meuf, un boulot stable, un bel appart. Tu t'en es sorti.

TED. Mais je me fais trop chier. C'est ça le problème. Toi tu fais la fête à donf, et moi je suis jamais à donf. C'est tout le temps le délire pour toi. Derrière un bar ou au chômage, ou à faire des petits boulots par-ci par-là. Tous les jours tu fais un truc nouveau. Pas de responsabilités. Tu pars à l'aventure. Bon ok, tu pars à l'aventure à Cergy, mais quand même. Pour toi, c'est l'aventure.

CHARLOTTE. Mais vos gueules, vous vous en sortez très bien tous les deux. Croyez-moi. Tout va bien pour vous. C'est moi qui devrais me plaindre. Un matin je me suis réveillée, et j'étais quasiment devenue ma grand-mère.

DANNY. Quoi? Mais non. T'as un boulot stable, un bel avenir devant toi, tu fais un truc que tu aimes.

TED. ...

CHARLOTTE. Je passe ma vie à tenter d'empêcher des gamins de quatorze ans de s'envoyer des photos de leur bite.

DANNY. C'est super important. S'il y a bien quelqu'un qui s'en sort, entre nous trois, c'est toi, Charlotte.

TED. On a passé des bons moments quand même, non? Tous ensemble. Enfin, je me souviens pas de tout ce qui s'est passé. Mais on a eu des bons moments, non ?

DANNY. Ouais. On s'est bien marrés.

TED. Ça fait du bien, non? Sortir toute la nuit c'est encore mieux que dans mon souvenir, Bon Dieu, je me sens, je me sens trop bien. C'est génial. C'est génial comme sensation.

DANNY. Bah, tu le mérites, mon pote. Tu bosses dur, franchement.

TED. Ouais, c'est vrai, ça, c'est vrai.

DANNY. Alors profites-en.

TED. Et puis c'est pas comme si j'avais pas de projets.

CHARLOTTE. C'est quoi tes projets, Ted ?

TED. Bah, tu sais, j'ai plein de projets. Putain, en fait, tu sais, j'en ai des tonnes. J'ai tout le temps des projets. On pourrait même avoir un projet ensemble, non ?

DANNY. Comme quoi ?

TED. Bah, je pensais monter une boîte. Ma propre boîte, avec un petit prêt pour démarrer, ou un truc dans le genre..

CHARLOTTE. Quel genre de boîte ?

TED. Oh, je sais pas. De quoi on aurait besoin ? Maintenant ? De quoi on aurait besoin qu'on peut pas avoir ?

DANNY. D'une livraison d'alcool.

TED. Ah ! Génial ! C'est parfait, ça. Pile le bon Truc, putain, pile ce qui rapporte, parfait. Carrément, mec ! Livraison d'alcool, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, bières fraîches, cocktails avec des pailles multicolores, petits vins pétillants. C'est bon. On lance la boîte.

DANNY. On le fait, alors !

TED. Ouais, on se chope un petit van, genre un food-truck, sauf que ce sera un bar, trop stylé ! On met des noeuds pap. Et on se gare devant la porte du mec qui a commandé à boire, et bim bam boum ! Et voilà !

DANNY. Ça serait énorme, mec !

TED. On pourrait l'appeler le Bar des Potes.

DANNY. Le bar qui dépote?

TED. Non, le Bar des Potes.

DANNY. C'est un nom de merde.

TED. Je sais, mais tous les noms sont pourris au départ ; faut du temps pour s'habituer.

DANNY. On devrait l'appeler le Bar de garde ! Comme une pharmacie de garde.

TED. Alors, ça, c'est de la merde en barre.

DANNY. C'est déjà mieux que le Bar des Potes.

CHARLOTTE. On devrait l'appeler le Bar Conduite et Boire !

DANNY. Pas mal ! Ou alors le Bar des bourrés !

TED. Pas question de l'appeler le Bar des bourrés,

CHARLOTTE. Attendez. Attendez... Je sais... On devrait l'appeler le Van Rouge. Comme le vin rouge.

TED. Ouais, enfin bref, j'ai plein de projets. C'est ça qui compte. J'ai envie de faire plein de trucs, et quand ça te prend... Genre, je vous jure, souvenez-vous, dans le temps, l'avenir nous appartenait, pas vrai ? Et maintenant, je vous vois presque plus, et pourtant je vous aime. Tous les deux. Je vous aime tellement. Et j'ai envie que vous soyez heureux. Franchement. Tous les deux. Ensemble.

CHARLOTTE. Nous aussi on t'aime, Ted. T'es trop mignon.

DANNY. Oh... Van Rouge !

TED. Mec, tu te souviens de ce qu'on disait tout à l'heure? Et ben voilà, c'est maintenant que ça se passe, hein ? Encore une chance tu disais, ben, ça y est, elle est là. Profite de l'instant, mon pote. Il fait beau ce matin. C'est le premier jour du reste de ta vie. Et puis, la vie, c'est, c'est juste une succession d'instants. De tout petits instants, et si tu ne profites pas des instants, alors tu passes à côté de ta vie. J'ai pas raison ?

(Il se lève précipitamment, tombe du canapé, mais réussit à garder son verre de whisky assez droit pour ne pas le renverser.

Je vais juste me dégourdir un peu les jambes. le reviens tout de suite. D'accord? Bon. Alors d'accord. À tout de suite. Super. Il sort en titubant. Les deux autres restent assis en silence pendant un moment

CHARLOTTE. C'était zarbi.

DANNY. C'était Teddy.

CHARLOTTE. ...

DANNY. C'est une super soirée.

CHARLOTTE. Ouais, ça va.

DANNY. Tu te sens bien ?

CHARLOTTE. Ouais. Je suis défoncée, Dan.

DANNY. Moi aussi. T'en veux une ? (*Cigarette.*)

CHARLOTTE. Ouais, donne.

DANNY. Hallucinant, hein ?

CHARLOTTE. Ouais, c'est clair.

DANNY. Je crois que c'est la meilleure clope de ma vie.

CHARLOTTE. En tout cas, elle est dans la top list.

DANNY. Je me sens trop bien. Tu te sens bien toi?

CHARLOTTE. Ted s'éclate bien aussi, hein?

DANNY. Ouais, grave.

CHARLOTTE. Ça fait plaisir. Ça fait plaisir à voir.

DANNY. Tu l'as entendu au micro tout à l'heure?

CHARLOTTE. Tu déconnes ? Ted était au micro?

DANNY. Ouais. Et longtemps.

CHARLOTTE. Il déchire.

DANNY. Et il s'en tirait plutôt bien.

CHARLOTTE. C'était quoi déjà son surnom ?

DANNY. Ted Dur.

CHARLOTTE. Ah ouais ! Ted Dur et Tony Truand! J'avais oublié.

DANNY. Tu te souviens quand ça s'est passé?

CHARLOTTE. De quoi ?

DANNY. Tony.

CHARLOTTE. Bah quoi ?

DANNY. Ted était là hein ?

CHARLOTTE. Il en parle, parfois ?

DANNY. Pas avec moi.

CHARLOTTE. Quelle merde.

DANNY. Je crois qu'il a réagi comme il a pu.

CHARLOTTE. Le pauvre.

DANNY. Il s'en est jamais vraiment sorti depuis.

CHARLOTTE. C'est normal.

DANNY. Mais là, il s'éclate, hein ?

CHARLOTTE. C'est sympa ici. Sympa d'être assis là.

DANNY. Écoute Charlotte, c'était génial hier soir.

CHARLOTTE. Ouais, c'est vrai.

DANNY. J'y ai pensé toute la journée.

CHARLOTTE. Ouais, moi aussi.

DANNY. J'ai envie de te dire tellement de choses.

CHARLOTTE. Moi aussi.

DANNY. Mais je sais pas par où commencer.

CHARLOTTE. Ouais. Je sais.

DANNY. Parce que tu sais, j'ai... j'ai vraiment changé.

CHARLOTTE. Ouais, moi aussi.

DANNY. Et tout va être différent à partir de maintenant.

CHARLOTTE. Ouais. Différent.

DANNY. Parce que j'ai vu la lumière, Charlotte. Je comprends, maintenant. J'étais un petit con avant, mais maintenant, ça va mieux. Putain, je suis... Je suis un homme nouveau. Tu peux me croire.

CHARLOTTE. Je sais que je peux te croire.

DANNY. Ce que je veux te dire, c'est que t'as aucune raison d'avoir peur. Tu peux te laisser aller. Et tout va bien se passer. T'as plus besoin de m'en vouloir.

CHARLOTTE. Ouais, je sais.

DANNY. Parce que je t'aime, Charlotte.

CHARLOTTE. Je m'en vais, Dan. Je pars.

DANNY. Quoi ?

CHARLOTTE. J'ai pris un billet d'avion. Ça y est.

DANNY. Quoi ? Comment ça, tu t'en vas ?

CHARLOTTE. Je vais voyager. Vivre à l'étranger. Enseigner.

DANNY. Combien de temps ?

CHARLOTTE. Un an ou deux.

DANNY. Quoi? Quand ?

CHARLOTTE. Dans cinq heures à peu près.

DANNY. Quoi? Tu déconnes ?

CHARLOTTE. Non. Non. Je déconne pas.

DANNY. Pourquoi ?

CHARLOTTE. Pourquoi ? Parce que depuis que je suis née, j'ai jamais bougé de mon quartier. J'aurais pu vivre n'importe où dans le monde, n'importe où, mais j'ai même pas bougé de l'autre côté du fleuve. J'ai envie d'aventure. Je pourrais enseigner dans un endroit que je connais pas du tout. Je pourrais aider des gens.

DANNY. Tu peux pas partir.

CHARLOTTE. Pourquoi pas ?

DANNY. Bah, t'es prof ici. Tu fais quoi de ton boulot?

CHARLOTTE. C'est arrangé.

DANNY. Et ton appart ?

CHARLOTTE. Ma sœur va prendre ma chambre.

DANNY. Ben, et moi alors ?

CHARLOTTE. J'ai plus envie de perdre mon temps à attendre que quelqu'un me rende heureuse.

DANNY. T'as pas à attendre.

CHARLOTTE. J'ai besoin de faire ça, Dan.

DANNY. Bon alors, c'est moi qui vais t'attendre. Je vais t'attendre, Charlotte, parce que je t'aime et que je veux être /

CHARLOTTE. T'attendras pas.

DANNY. Mais si, putain ! Je vais t'attendre.

CHARLOTTE. Non, Dan. Tu dis ça parce que tu penses que ça fait bien de dire ça. Tu veux faire le romantique. Mais c'est pas vrai, je te connais trop bien. Je vais peut-être te manquer un peu quand tu rentreras de soirée avec une fille débile, mais tu m'attendras pas. Parce que

le truc, Dan, c'est que t'es incapable de faire passer les sentiments de quelqu'un d'autre avant les tiens. C'est pas que tu veux pas, c'est que tu sais pas faire ça.

DANNY. Mais si je sais. Prends tout le temps qu'il te faut. Je serai là. Quand tu reviendras, je te le prouverai. Je ne veux être avec personne d'autre que toi. Il n'y a que toi qui comptes. Je t'attendrai.

CHARLOTTE. J'ai pas envie de t'écouter dire des trucs gentils juste parce que tu penses que c'est ce que j'ai envie d'entendre. Je veux que tu me parles sincèrement.

DANNY. Je te parle sincèrement, là.

CHARLOTTE. Tu peux me dire « Je suis dégoûté, et tu vas me manquer ». Ça suffit. C'est pas la peine de me dire que tu vas avoir le cœur brisé et que tu vas rester un connard de célibataire, parce que c'est pas vrai. Je te connais. Je compte plus les fois où je t'ai donné une deuxième chance. Et à chaque fois tu m'as prouvé que tu t'en foutais. Que ça comptait pas vraiment. Pas sérieusement.

DANNY. T'en va pas, Charlotte. Je veux pas que tu partes.

CHARLOTTE. Viens avec moi alors.

DANNY. Quoi?

CHARLOTTE. Va faire ton sac, prends ton passeport. On se retrouve à l'aéroport. On fait ça, Dan, si tu veux. On y va. Toi et moi.

DANNY. Quand ? Tout de suite ?

CHARLOTTE. Ouais.

DANNY. Bah, franchement, je peux pas juste, je veux dire, tu comprends, il y a - le groupe. On est une équipe. Je peux pas partir comme ça. Et le boulot, tu vois, je suis engagé jusqu'au mois prochain. Et faut que je donne à manger à Tigrou pendant que ma mère est chez ma tante. Je peux pas partir comme ça. Je peux pas.

Charlotte se lève et commence à ramasser ses affaires. Ils sont debout, ils se regardent. Il s'approche pour l'embrasser, elle s'écarte, lui pose un baiser sur la joue et sort. Il reste là, comme s'il s'était pris un coup de poing dans le ventre. Elle ne se retourne pas. Il la fixe jusqu'à ce qu'elle ait disparu.

TED. Elle est où Charlotte?

DANNY. Partie.

TED. Comment ça, partie ?

DANNY. Partie, mec.

TED. Elle est rentrée chez elle, ou -?

DANNY. Non, elle est partie, vraiment partie.

TED. Vraiment partie?

DANNY. Elle a pris un billet d'avion. Elle s'est barrée, mec. Pour voyager. Elle est partie. Elle s'est juste. Barrée.

TED. Merde.

DANNY. Je sais.

TED. Ça va ?

DANNY. Ouais.

TED. Ah, mon pote.

DANNY. Ça va. C'est rien.

TED. Tu lui as demandé de rester?

DANNY. Non.

TED. Tu vas pas la rattraper ?

DANNY. Quoi? Non. Non. Je peux pas.

TED. Pourquoi pas ?

DANNY. Quoi, tu veux dire, que je parte avec elle ?

TED. Ouais, pourquoi pas ?

DANNY. Eh ben, tu sais, on a un concert la semaine prochaine. Un gros truc, tu sais. Il y aura peut-être des producteurs.

TED. Tu te fous de ma gueule ?

DANNY. Non.

TED. Mec. Je déconne pas là, ok? Je te connais depuis longtemps, et toutes les semaines t'as un concert, et à chaque fois c'est censé être un gros truc, et à chaque fois il y aura des producteurs, mais y en a jamais eu, je me trompe ? Vous jouez juste dans un petit bar minable que les gens trouvent cool parce que c'est hyper cher et que per. sonne sourit jamais là-dedans. Toutes les semaines, mec. Et t'as jamais rien signé.

DANNY. Et alors?

TED. Et alors ? Danny. Je suis désolé, mais ton groupe, il est pas bon, mec. Je suis désolé. Mais mec - ton groupe, c'est de la grosse merde.

DANNY. Quoi ?

TED. Désolé, mon pote.

DANNY. Connard.

TED. Mais c'est vrai, non ?

DANNY. Va te faire foutre.

TED. Mec, pas plus tard que ce matin, tu me prenais la tête avec cette meuf. J'étais assis là à boire ma bière tranquille, à penser à notre pote, et toi, t'étais là, « Charlotte par-ci, Charlotte par-là. J'ai changé, Ted, j'ai changé. Je veux autre chose. J'ai eu une épiphanie. »

DANNY. Et alors?

TED. Et alors quoi?

DANNY. Et alors, où tu veux en venir?

TED. Je veux en venir à ce que je t'ai déjà dit Dan, faut que tu saisisses ta chance.

DANNY. Tu savais qu'elle allait partir ?

TED. Tu sais ce que c'est ton problème, mec ? C'est que tu restes assis, à attendre que la vie se déroule pour toi. Tu attends que ça tombe tout cuit dans ta gueule, putain. T'as jamais rien raté, Dan. T'as jamais rien raté de ta putain de vie. T'as jamais essayé. Faudrait au moins que tu essayes de faire quelque chose une fois dans ta vie, putain, Dan, vraiment essayer de faire quelque chose.

DANNY. De quoi tu parles ?

TED. Je te parle de sacrifice, Dan. C'est ça la vie. Faut que tu grandisses, mon pote. Que t'arrêtes de penser qu'à ta gueule. Tu sais, Dan, le bonheur, ça tombe pas du ciel. Tu vas pas juste le recevoir comme ça. C'est pas facile, la vie, tu sais. C'est dur. Et aimer quelqu'un, c'est pas facile non plus. C'est pas que des bouquets de roses et des pipes tous les jours. C'est du boulot. C'est un engagement, mec. C'est comprendre si ta meuf a passé une bonne journée rien qu'en entendant sa clé tourner dans la serrure.

DANNY. Ça va Ted. Putain. Ça va.

TED. Quoi ? Te suis sérieux. Faut que tu prennes une décision, et une bonne fois pour toutes.

DANNY. Une décision ?

TED. Y a que ça qui compte, Dan. C'est toi qui décides. Suffit que tu te dises, j'aime cette fille, tu l'aime vraiment, putain. Et puis, deux ans plus tard, tu ressentiras peut-être plus la même chose, mais tant pis, parce que tu te souviendras de ta décision. C'est ce que j'essaie de te dire sur le bonheur. Le bonheur, c'est pas avoir ce que tu veux quand tu veux, en faisant un minimum d'efforts - c'est apprécier ce que tu as déjà. C'est tout. Y a que ça qui compte. Danny fume une cigarette, Ted s'adosse contre un mur et y appuie sa tête.

TED. Tu devrais la rattraper, mec.

DANNY. Je peux pas. Ted plane.

TED. Pourquoi ?

DANNY. Tu es heureux, Ted?

TED. Je suis complètement défoncé, c'est ça? Ouais, je suis très heureux.

DANNY. Tu vois bien ce que je veux dire, Ted. Je veux pas dire là tout de suite, je veux dire en général.

TED. Oh, en général? Non, bien sûr que non. Personne n'est heureux. Pas parmi les gens qu'on connaît en tout cas. Regarde-nous, en train de gober toutes ces petites pilules du bonheur pour pouvoir se sourire sans baisser les yeux.

DANNY. Mais tu baisses les yeux, là.

TED. Ah bon? Oh.

DANNY. Parce que moi, je suis pas heureux, mon pote. Pas du tout. Enfin ça va, hein, je vais pas chialer comme une gonzesse, mais /

TED. Je vais te dire un truc. C'est des petites choses qui me rendent heureux. Des trucs débiles. Comme, par exemple, je déteste mon boulot. franchement, je le déteste. Je me réveille le matin et ma vie me dégoûte. Mais j'aime bien quand je vois deux voitures de la même couleur garées côté à côté. J'aime bien fumer des cigarettes quand il fait froid. J'aime bien quand quelqu'un me fait une tasse de thé, exactement comme je l'aime, sans que je demande rien. J'aime bien quand Sally rigole avec la bouche pleine. J'aime bien les jeux télévisés. J'aime bien l'idée que les éléphants enterrent leurs morts. Je serai jamais un héros, pour personne, c'est clair. Personne me rendra jamais hommage et je me regarderai jamais dans le miroir en me disant « Ouais, beau gosse, t'as trop la classe! » Mais j'aime bien écouter la radio. Et putain, j'aime bien quand le frère de Sally m'invite à regarder le rugby même si je déteste le rugby, parce ça prouve qu'il fait un effort pour être sympa. Tu vois ce que je veux dire? Hein, Dan? Tu vois ce que je veux dire ou pas ?

Ils restent assis. Dan réfléchit à tout ce que Ted vient de dire. Ted a l'air un peu vidé après sa grande tirade. Ils fument une cigarette.

DANNY. Bon allez Ted, tu me payes un petit déj ou quoi?

CHŒUR 3

UN. Tout était devenu

DEUX. Plus clair,

UN. La fatigue avait disparu.

TROIS. Chaque instant était intense et prenait tout son sens.

DEUX. Mais maintenant tu serres les dents,

TROIS. Tu te sens mal

DEUX. C'est comme si tu allais

UN. Tomber,

TROIS. Au moment où

UN. Ta nuit

DEUX. Marche

TROIS. Sur les pieds de

UN. Leur matinée

TROIs. À eux

UN. Ces autres

DEUX. Gens

UN. Dans la rue

TROIS. Qui sont en train de marcher

DEUX. Ces gens qui ont dormi et qui viennent de se lever.

UN. La pluie

DEUX. Tombe,

TROIS. Tu sens la culpabilité te dévorer,

UN. Ton âme

TROIS. Gronde

DEUX. Il doit y avoir un moyen pour s'élever.

TROIS. Vivre dans une ville qui respire le malaise -

UN. On aurait dû être des rocs,

TROIS. On aurait pu avoir tout en bloc,

DEUX. On sait bien qu'on pourrait donner plus.

UN. Notre peau retient nos os, nos organes trépignent,

TROIS. Parce que même si on comprend

DEUX. Pas grand-chose

TROIS. On a vraiment besoin de ressentir

Tous. Quelque chose.

UN. Trois amis, enlisés dans un week-end,

DEUX. Chacun dans son coin, englué dans des faux-semblants

UN. Ce qu'ils veulent, c'est

TRoIs. Plus que ça,

DEUx. Quelque chose de réel qu'ils puissent

TROIS. Toucher du doigt

UN. Comment dire - tu te rends compte que la coupe est pleine

TROIS. Quand tu vois la goutte d'eau faire déborder le vase.

SCÈNE 4

Une brasserie de seconde zone. Ted lit la presse à scandale. Devant eux, des tasses de thé ou de café. Rien à manger.

TED. T'as entendu ce qu'elle a dit la meuf quand on est descendus du bus ?

DANNY. Quelle meuf ?

TED. Elle était avec son gamin, et quand on est passés à côté, le gosse m'a regardé, et la meuf lui a mis la main devant les yeux et lui a dit « Regarde pas le monsieur ».

DANNY. Putain.

TED. On doit faire flipper avec nos gueules.

DANNY. C'est toi le plus beau, chéri.

TED. Abruti.

DANNY. Tu peux manger, toi ?

TED. On peut toujours essayer ?

DANNY. Ouais. Pourquoi pas.

TED. Je me sens trop mal.

DANNY. Moi aussi.

TED. C'était une bonne soirée, quand même, hein ?

DANNY. Ouais, mon pote. Une super soirée.

TED. Mais franchement, là je me sens trop mal.

Pause. Ils boivent leur thé. Ted regarde le menu. Danny prend le journal et le parcourt.

TED. Alors ? Quoi de neuf dans le monde réel ?

DANNY (*qui tourne les pages*). Oh ben, tu sais, la Guerre, des victimes civiles, la psychose de l'extrémisme religieux, un joueur de foot qui a trompé sa femme, une paire de nichons, et deux, trois gamins qui tombent dans la criminalité. Et à Beauvais un perroquet qui sait rapper les premières mesures du générique du Prince de Bel-Air.

TED. Comme d'hab quoi.

DANNY. Je déteste lire le journal. Tu regardes n'importe quel endroit dans le monde, ça part en couille. Tout part en couille.

TED. Saucisses-purée ? Ça va faire trop, tu crois pas ?

DANNY. Ça fait réfléchir, quand même. On se croit en galère, on se prend pour des warriors, mais en fait tout va bien. Regarde-nous. Tout va bien pour nous. Comparé à toutes les merdes qui arrivent dans le monde. C'est le grand luxe, mon pote; tu vois ce que je veux dire ?

TED. Ça va peut-être faire trop, non ?

DANNY. Il y a toujours quelqu'un qui galère encore plus que toi.

TED. En même temps, ça dépend de la taille des portions.

DANNY. Faut toujours regarder autour de soi et se dire, même si je suis grave dans la merde, ça pourrait être pire.

TED. Regarde, le mec là-bas, il a pris des pommes de terre. Peut-être que je devrais prendre ça. Ou des haricots ? Non, je vais pas pouvoir gérer les haricots.

DANNY. Et c'est tout, sérieux ? C'est ça l'idée ? Tant que tu crois à ça, pourquoi tu prendrais le risque ?

TED. Quand on a un doute, vaut mieux se rabattre sur un truc classique.

DANNY. De changer ce qui t'entoure, je veux dire. D'améliorer les choses.

TED. Un bon vieux petit déj anglais.

DANNY (*parcourt encore le journal*). Franchement, ça peut pas être ça le monde dans lequel on vit.. Ça...

TED. Allez, c'est bon, mon pote. J'ai choisi. Rester sur ce qu'on connaît, c'est encore le mieux ! Le bien est l'ennemi du mieux. Petit déj anglais, sans haricots, mais avec une portion de frites en plus. Bam. T'as choisi, toi?

DANNY. Je pourrais peut-être aller la rejoindre, non? À l'aéroport. Au moins prendre un café avec elle, tu crois pas ? Je suis pas obligé de monter dans l'avion. Je vais là-bas, c'est tout. Pour lui montrer. Ce serait une belle preuve, non ?

TED. Tu prends quoi ?

DANNY. La même chose que toi.

TED. Non. C'est mort. Sinon tu vas me faire une crise parce que je t'ai pas commandé une soupe à l'oignon.

DANNY. J'arrive pas à savoir ce qu'il faut faire, avec elle.

TED. T'es plus chiant que ce que tu crois, en fait.

DANNY. Non, c'est pas vrai.

TED. Des tomates?

DANNY. C'est dégueulasse, les tomates.

TED. Qu'est-ce que je disais ?

DANNY. Quoi que je fasse, je passe pour un connard.

TED. Blanc ou noir ?

DANNY. Quoi ?

TED. Le pain.

DANNY. Je me sens trop mal.

TED (*son téléphone sonne*). Désolé, mec. C'est Sally. Faut que je, attends... (*Il prend une voix mièvre et suave qu'on ne lui a encore jamais entendue jusqu'ici*) Salut chérie. Ça va ? Oh, super. Génial. Ouais. Ouais, moi ça va, merci bébé. Je suis au café, là, ouais c'était sympa ouais, on est allés boire des coups, et puis on a regarde un film, rien de spécial... Juste moi et Dan... Quoi, tout de suite ? IKEA ? Bah, en fait j'allais prendre le petit déj, et puis retourner chez Dan pour... ouais ? Ouais, je sais que j'ai passé toute la soirée avec lui, mais bon. Ça fait un bail que... Ah oui, non je sais, les rideaux. Je sais. Bien sûr. Je suis désolé... ouais. Non. Ok. Bon, je pars tout de suite alors... ouais, ok, juste au coin. Non, t'inquiète. Ça marche, bébé. Ouais, moi aussi, je t'aime. Ouais. D'accord. Salut, chérie. Salut... Désolé, mon pote, faut que j'y aille. Désolé. C'est, euh, tu vois, quoi. Le devoir m'appelle.

DANNY. Ouais, ouais. Pas de problème.

TED. Ça va aller, toi ?

DANNY. Bien sûr, mec, qu'est-ce tu crois ?

TED. Tu vas... tu seras dans le coin tout à l'heure ? On se voit peut-être au bar ?

DANNY. Ouais, on s'appelle.

TED. Ok, mec. J'ai passé une super soirée, Dan. On devrait faire ça plus souvent, j'ai l'impression que ça faisait des siècles. Tu vois ce que je veux dire ?

DANNY. Ouais, ça faisait trop longtemps.

TED. J'étais sérieux, tout à l'heure.

DANNY. Quand?

TED. T'es mon meilleur pote, Dan.

DANNY. T'es pas mal non plus, mec.

TED. Bon bah, je vais aller passer quatre heures à IKEA avec ma meuf, putain, j'ai l'impression que je viens d'avaler un planétarium ou un truc dans le genre. Je suis complètement défoncé, putain, et je vais aller tenir la main de Sally, pour choisir des rideaux et des verres à brosses à dents et des abat-jours, et ça va être l'horreur totale. Mais je vais le faire. Parce qu'elle en a besoin. Tu vois ce que je veux dire ?

DANNY. Un planétarium ?

TED. Mais qu'est-ce que tu fous là, Dan ?

DANNY. Quoi?

TED. Assis une fois de plus dans ce putain de café.

DANNY. Y a deux secondes, mec, t'étais assis là toi aussi.

TED. Va la retrouver, Dan. Si c'est ce que tu veux. Prends une décision, et vas-y.

DANNY. Je sais pas, Ted. Je sais pas. Ça va aller, t'inquiète pas pour moi Je sais ce que je fais. Tu veux un autre cacheton, avant d'aller à IKEA?

TED. Quoi? Non, c'est bon, là, mec. J'ai eu ma dose.

DANNY. Comme tu veux.

TED. Alors à plus, Dan.

DANNY. À plus, Ted.

Il reste assis là pendant un moment, à regarder droit devant lui, le brouhaha du café augmente de plus en plus. Crémitements de l'huile de friture, radio, conversations. Il avale une pilule. Il grimace.

DANNY. T'as de la chance, franchement.

Si t'avais survécu, tu serais devenu gros et chiant, comme nous tous. T'aurais pas été différent.

T'as pas vécu assez vieux pour voir ton pote devenir ce mec zarbi qui zozote à cause de la drogue comme s'il avait toujours des arêtes de poisson dans la bouche et qui hoche la tête tout seul. Avec son vieux bombers pourri.

Avant, on avait l'impression de faire des trucs que personne avait jamais faits. Mais en vrai, on faisait que se défoncer la gueule. Et tous les gamins qui étaient pas assez cool pour traîner avec nous, tous ceux à qui on vendait des boules de cellophane chiffonnées contre un billet de dix, ceux-là, ils s'en sont bien sortis, tu vois ? Ils sont allés à la fac et ils se sont réinventés, et maintenant ils sont docteurs et ils recousent les corps des blessés de guerre, ou alors ils sont joueurs professionnels de golf, ou ils bossent dans la finance, et tous les soirs ils s'envoient une tonne de coke et ils baisent des meufs qui poseraient jamais les yeux sur moi, même si je trainais dans les musées.

Alors t'as de la chance. Parce que si t'étais encore là. t'aurais une addiction, une dépression, ou des crises d'angoisse, ou les trois à la fois, et dans ta tête tu ferais des plans pour t'évader et recommencer à zéro dans un autre pays, où personne saurait que t'es rien d'autre qu'une épave, ou alors tu croulerais sous les dettes, tu baiserais une minette qui te prend pour un

con et t'irais sur Twitter toutes les 22 secondes pour voir si par hasard quelqu'un a pas dit quelque chose sur ton groupe de merde. Putain, avant, on était les rois du monde, mon pote. Maintenant, le meilleur moment de ma journée, c'est quand je vais chier un bon coup.

Elle me manque déjà. J'ai jamais eu l'intention de la négliger, Tony. Mais c'est comme ça, c'est tout. C'est comme l'air qu'on respire. On se rend pas compte qu'on en a besoin, jusqu'au moment où on se noie. Et à ce moment-là, c'est trop tard.

Si je pouvais claquer des doigts et devenir le Danny que je veux être, le Danny que je vois dans ma tête, ben merde elle s'arrêterait jamais de sourire. Mais le problème, mon pote, c'est que je suis pas ce gars-là, je suis seulement moi. Tout seul dans ce café avec tous mes cauchemars, toujours pas redescendu depuis le dernier cacheton que j'ai pris.. Je rêverais d'être plus courageux et de la faire tomber raide dingue de moi. Mais elle est partie, hein ? Elle en a eu marre, alors elle s'est cassée, putain. C'est la seule personne qui m'ait rendu heureux de toute ma vie, Tony, la seule personne qui me connaisse vraiment, et elle me prend pour un connard.

Et ok, peut-être que j'en suis un. Mais putain, comme tout le monde, non ? Même toi, t'étais un connard. Tu connais beaucoup de gens qui, dans le fond, sont pas des gros connards ? Au moins, moi, j'essaie de faire des efforts.

J'ai envie d'être sur scène devant des milliers de fans hystériques, de faire un truc énorme, en souriant comme si c'était normal. Mais à chaque fois que je m'assois pour répéter avec mon micro, je me mets à fantasmer sur mes concerts à guichets fermés, alors que je chante la même putain de mélodie depuis des années. Et tu sais quoi, avec elle c'est un peu la même chose.

Et à la minute où je te parle, il se passe rien dans ma vie. Rien de spécial. Ted pense que j'ai une vie d'artiste, mais tout ça c'est des conneries, je traîne avec des gens qui passent la soirée à regarder par-dessus mon épaule pour voir s'il y a pas un truc plus intéressant derrière moi, et ils croient tous que mon groupe c'est de la blague, ils croient qu'on fait juste ça pour déconner, mais en fait, non. Et toutes mes chansons, c'est de la merde. Enfin, *Elle ronronne, ma moto*, c'est pas mal, mais bordel, je bosse dans un bar, et tous les deux jours j'ai une épiphanie, et dès que j'ai bu deux bières je reviens à la case départ, à répéter en boucle les mêmes conversations que j'ai déjà eues un millier de fois, et je traîne à la recherche d'un mec qui pourrait me payer un rail de coke, et je veux plus être ce mec-là.

Le truc, c'est que dans quelques heures - je serai là à fixer son nom sur mon téléphone, mais ce sera trop tard pour l'appeler, parce qu'elle sera partie, et moi je serai assis là comme un con, à regarder la forme des lettres de son nom, comme elles vont bien ensemble, comme elles sont parfaites, comme elle, et je resterai assis là, à rêver de lui prouver que quand je suis avec elle, je me sens exister putain, je fais pas semblant, je suis vraiment moi-même. J'ai l'impression que je peux être l'homme que j'ai envie d'être. Et je veux vraiment être cet homme, Tony. Vraiment. Mais je sais pas pourquoi. Je sais pas pourquoi putain.

Et ensuite je verrai mon reflet sur l'écran entre les lettres de son nom, ma gueule explosée comme après un accident, et je me ferai les mêmes promesses de merde que je me fais tous les matins. Je me dirai que je vais changer. Que cette fois, ça y est.

Mais bon, si on pouvait tous être celui qu'on rêve d'être, il y aurait plein d'agents secrets et de stars de cinéma dans ce café, tu crois pas ? Mais pour l'instant, Tony, il y a un mec qui boit du lait et qui parle tout seul, il y a un mec sans dents qui mange des haricots, et il y a moi. Et on est tous en train de regretter les décisions qu'on n'a jamais eu le courage de prendre.

Et elle est partie. Elle est partie, putain.

Alors, t'as de la chance, franchement.

CHŒUR 4

DEUX. Alors,

UN. On a la musique,

DEUX. On a l'amour,

UN. On a l'amitié,

TROIS. Mais ça nous suffit pas.

DEUX. Alors on se défonce, on se drogue pour avoir des sensations,

UN. Et on se sent

Tous. Bien.

DEUX. Parce que dans ces jours sombres et vides qui glacent le sang,

UN. Tu touches mon visage,

TROIS. Tu me réveilles.

UN. On aime cette ville, elle nous a élevés,

DEUX. Elle nous a protégés contre vents et marées.

TROIS. Elle nous a enseigné

DEUX. Tout ce qu'on sait,

UN. Et c'est ça qu'on voulait

DEUX. Vous montrer :

TROIS. Notre époque est étrange,

DEUX. Comme toutes les époques,

TROIS. Nos cerveaux sont sous tension,

DEUX. Nos yeux

TROIs. Injectés de sang,

UN. Nos vies se jouent comme des dés ou des cartes,

TROIS. Mais nos cœurs tiennent bon, riches de leurs cicatrices.

DEUX. On lève les yeux,

UN. Pas d'étoiles dans le ciel,

DEUX. Rien que des lampadaires qui éclairent des voitures brûlées,

UN. Et au fond de nous, nos tripes qui trépignent,

TROIS. Notre confiance

DEUX. Qui s'égratigne.

UN. Nos yeux fermés

DEUX. Mais nos consciences éveillées

UN. Et ce vieux mantra obsédant et envahissant

TROIS. L'espoir fait vivre, mais pas longtemps.

SCÈNE 5

Charlotte est assise dans le parc, elle regarde l'arbre de Tony. Danny arrive, il la voit. Elle boit du whiskey du goulot, il a une canette de cidre à la main. C'est la fin de l'après-midi.

DANNY. Charlotte ?

CHARLOTTE. Ça va, Dan.

DANNY. Qu'est-ce tu fais là ? Je croyais que t'étais.

CHARLOTTE. Je suis venue pour dire au revoir.

DANNY. Il part à quelle heure, ton avion ?

CHARLOTTE. Je l'ai raté.

DANNY. Quoi?

CHARLOTTE. Il part dans une heure.

DANNY. Alors, tu pars pas ?

CHARLOTTE. Non. Je pars pas.

DANNY. C'est génial, Charlotte. Mais pourquoi ? Il se met à rouler un joint.

CHARLOTTE. Pour plein de raisons. D'abord, parce que je suis défoncée, et rien que l'idée de passer la douane me faisait trop flipper. Franchement, là, j'ai l'impression que tout mon visage est squatté par un danseur acrobatique.

DANNY. Plutôt une danseuse étoile.

CHARLOTTE. Genre, Crack-Noisettes?

DANNY. Non, une danseuse étoile. Il allume le joint.

CHARLOTTE. Tu sais quoi ? Je suis pas venue ici depuis un an.

DANNY. Non?

CHARLOTTE. Non.

DANNY. Il t'en voudrait pas.

CHARLOTTE. Et je me disais que la meilleure manière de lui rendre hommage, c'est de faire quelque chose de ma vie. Tu vois ce que je veux dire, Dan ?

DANNY. Ouais, faire quelque chose. C'est clair.

CHARLOTTE. Je vais retourner à l'école et recommencer à donner des cours. Sérieusement, cette fois. Parce que je les aime, ces gamins. Et ils méritent bien mieux que ce qu'ils ont. Vraiment. Le pire qui puisse leur arriver, c'est que quelqu'un les abandonne encore. Je vais m'investir à fond là-dedans, Dan. Je vais être prof. Une putain de bonne prof.

DANNY. Ouais, c'est ce que tu devrais faire, Charlotte.

Il sort un peu de coke et se fait un rail avec une carte. Il en propose à Charlotte. Elle accepte.

CHARLOTTE. Ça ou autre chose. Je sais pas. Quelque chose.

DANNY. Ouais, je crois que t'as raison. Et d'ailleurs, je comprends ce que tu veux dire, parce que, moi aussi, je me suis dit que j'allais y arriver, tu sais? Avec le groupe, et tout, je vais y arriver, putain. Ça va être énorme.

CHARLOTTE. Ah ouais ?

DANNY. Ouais. Va falloir travailler dur. Juste continuer de bosser en restant concentré sur l'objectif.

CHARLOTTE. T'as raison, ouais.

DANNY. Répéter, genre, six heures par jour. Sans pause. Et je pensais me mettre aux arts martiaux aussi. Pour la discipline.

CHARLOTTE. Ah ouais ?

DANNY. Ouais, pour le souffle et tout, la posture. Je crois que je vais commencer à m'entraîner.

CHARLOTTE. Ouais, tu devrais. Ça te ferait du bien.

DANNY. Ouais. Ou alors un truc comme du yoga.

CHARLOTTE. Ah ouais ?

DANNY. Ouais. Je vais peut-être m'inscrire à un cours.

CHARLOTTE. Ah ouais? De yoga ?

Il lui passe le joint. Il boit une gorgée de sa canette. Il se fait un autre rail de coke. Et un autre pour elle aussi.

DANNY. Et je vais me calmer sur la coke et tout ça. Me calmer sur tout. Arrêter de perdre mon temps. Tu vois ce que je veux dire ? Me reprendre en main, putain.

CHARLOTTE. Ouais. Moi aussi.

DANNY. Et tu crois que, puisque tu restes dans le coin, je pourrais t'inviter à boire un coup un de ces jours? Sans aller trop vite, qu'est-ce que t'en penses? Si tu restes, c'est pas la peine qu'on se mette la pression, hein ? La semaine prochaine, ou la semaine d'après ?

CHARLOTTE. Je crois pas, Dan.

DANNY. Parce que, tu sais, je suis en train de changer. Vraiment. Je te le prouverai, Charlotte, je suis en train de me ressaisir.

CHARLOTTE. Ouais, moi aussi, Dan. Vraiment.

DANNY. Ça fait réfléchir, un jour comme aujourd'hui, tu trouves pas ?

CHARLOTTE. Ouais. Ça fait réfléchir.

DANNY. Je suis sincère, je suis vraiment en train de me ressaisir.

CHARLOTTE. Moi aussi, Dan. Pour de bon.

DANNY (*surpris*). Putain.

CHARLOTTE. Quoi ?

DANNY. Je suis complètement défoncé.

CHARLOTTE (*heureuse*). Moi aussi, putain, fracassée.

Ils se refont chacun un rail de coke. Ils boivent du whisky. Danny prend Charlotte dans ses bras.

CHŒUR 5

UN. Combien de fois tu as rêvé

DEUX et TROIS. De quelque chose

TROIS. Pour te dire finalement que tes rêves n'étaient

UN et DEUX. Pas grand-chose ?

DEUX. Et pourtant, tes rêves sont

UN et TROIS. Bien plus

UN. Que de simples poussières que tu balaies de la main,

TROIS. Tes rêves méritent d'être poursuivis,

DEUX. Mec,

TROIS. Tu mérites vraiment tout ce que tu désires,

UN. Mais tu pourras jamais

UN et DEUX. T'envoler

DEUX. Si t'es pas prêt

UN et DEUX. A sauter.

UN. Alors voilà la question

TROIS. Voilà la conclusion

UN. Il y a longtemps,

DEUX. Cette lame de fond n'était qu'une goutte de pluie gelée

TROIS. Qui attendait que son nuage s'ouvre et la fasse tomber,

UN. Alors écoute-la t'appeler par ton nom

DEUX. Cette chose qui hurle en toi,

TROIS. Tu vaux

Tous. Bien mieux

DEUX. Que ton petit quotidien.

UN. On est venus ici pour partager cette pensée :

TROIS. Si tu ne vis pas tes rêves

DEUX. Ils resteront emprisonnés

UN. Derrière

DEUX. Tes paupières

TROIS. Voilà - on est venus te dire ça -

UN. Tout ce que tu aimerais être en secret -

Tous. Tu l'es

DEUX. Fais-nous confiance.

TROIS. Toutes tes émotions, tu dois t'y accrocher -

UN. Y faire face - mec - les embrasser

DEUX. La vie t'appelle - elle t'attire - elle ne cesse de grandir —

TROIS. Respecte-la - prends-la dans tes bras,

UN. Écoute-la et regarde-la.

TROIS. Faut pas laisser

DEUX. Ta vie filer

UN. En finissant

Tous. Fracassé.

On voit une projection d'images de rayons de supermarché, de bars, de gens dans une fête, puis des émeutes, des soldats, des voitures qui brûlent etc., entrecoupées d'images des trois personnages qui achètent des cigarettes, qui sont allongés par terre dans leur appartement, qui regardent la télé, et des images accélérées de Londres, de boîtes de pizza, d'embouteillages en ville, d'étalages de supermarché, de files d'attente dans une banque, et puis Ted, à IKEA, qui pousse un caddie rempli de grands cartons plats, qui lutte, et puis on voit l'Egypte après la révolution, l'arbre de Tony, des gamins dans une salle de classe. La vidéo s'éteint brusquement - comme quand on éteint une télé avec une télécommande on voit une ligne droite puis un point, puis la vidéo revient et apparaît l'image d'une caméra qui filme à l'intérieur d'une des boîtes IKEA. Ted l'ouvre et commence à en sortir des planches, l'image clignote, la boîte se referme. Noir.

On entend encore de la musique, les personnages ont repris les mêmes positions que dans la première scène, c'est de nouveau lundi, rien ne change, Ted est toujours au travail, Charlotte est toujours dans la salle de classe, Danny se fait tou-jours des rails de coke avec ses potes. Ils ont l'air fatigués. Seuls.

FIN.

L'ARCHE

Compagnie Arlie
Madame Malvina Doucet
9 res Champ Oiseaux
78160 Marly-le-Roi
FRANCE

Montreuil, le 25 janvier 2024

LETTRE-CONTRAT

Fracassés de Kae Tempest
Traduction de Gabriel Dufay et Oona Spengler

Chère Malvina Doucet,

L'ARCHE – agence théâtrale, en tant que représentante de Kae Tempest et des traducteur.rice.s Gabriel Dufay et Oona Spengler, est heureuse de vous confirmer son accord quant à votre souhait de représenter sur scène en langue française la pièce mentionnée en référence, dans votre mise en scène, l'autorisation non exclusive qui vous est ici accordée étant soumise aux conditions suivantes :

1. Etendue et conditions financières

Etendue territoriale : France, Paris inclus et hors Festival d'Avignon

Durée de l'autorisation : du 1^{er} mars 2024 au 30 juin 2024

Taux des droits d'auteur, calculé sur les recettes ou sur le prix de vente ou sur le forfait ou sur le montant des recettes garanti ou l'apport en coproduction ou sur toute somme perçue en contrepartie des représentations, hors taxes, selon la formule la plus favorable à l'auteur.rice : 12.6% HT en France hors Paris ; 13% HT à Paris.

Minimum garanti par représentation : taux des droits d'auteur, ci-dessus défini, appliqué sur 30% de la jauge financière du lieu de représentation (nombre de places multiplié par le prix moyen du billet). Il ne pourra être inférieur à 50 € HT.

Nombre de représentations garanti : 5

Débit par représentation non-donnée : 50€ HT

Débit global en cas de non-représentation : 250€ HT

2. Modalités de paiement :

Les sommes susmentionnées seront majorées de la TVA (10%) et de la Contribution Diffuseur (1.1%) et seront réparties de la manière suivante : 80% pour l'auteur.rice original.e Kae Tempest et 10% pour chacun.e des traducteur.rice.s.

Le recouvrement des droits de l'auteur.rice original.e Kae Tempest et de la traductrice Oona Spengler sera effectué par l'Arche.

Le montant des sommes dues pour Kae Tempest et la traductrice Oona Spengler devra être versé intégralement et exclusivement à L'Arche au plus tard un mois après la fin de chaque série de représentations, sur présentation de facture de L'Arche.

Vous devrez transmettre au préalable à L'Arche votre calendrier de représentations complet puis dans les 15 jours suivant chaque série de représentations, tous les documents nécessaires à la facturation des droits, à savoir les bordereaux de recettes détaillés ainsi que la copie du contrat conclu avec la structure d'accueil.

Le recouvrement des droits du traducteur Gabriel Dufay qui est membre de la SACD sera effectué par la SACD.

La « contribution à caractère social et administratif » généralement prévue dans les contrats de la SACD s'applique uniquement aux membres de la SACD. Pour ne pas désavantager l'auteur.rice et la traductrice non membre, elle est impérativement incluse dans les taux de droits d'auteur et dans les minima prévus aux présentes et ne peut donc être calculée en sus.

Vous avez la possibilité de déléguer le paiement à un tiers sous réserve de nous en informer préalablement et, pour ce qui est du traducteur Gabriel Dufay, la SACD. Dans ce cas, vous devrez également mentionner dans votre contrat avec le débiteur des droits que le paiement des droits d'auteur de Kae Tempest et de la traductrice Oona Spengler sera à effectuer auprès de L'Arche et le paiement des droits du traducteur Gabriel Dufay à la SACD. La copie de ce contrat devra être communiquée à L'Arche ainsi que les coordonnées de la personne référente pour l'envoi électronique de la facture.

L'ARCHE éditeur & agence théâtrale – 57, rue du Midi 93100 Montreuil – +33 (0)1 46 33 46 45

www.arche-editeur.com

contact@arche-editeur.com – S.A.S. Capital 66 300€ R.C.Paris B 572 127 009/00015 – N° TVA : FR 86572127009

AB

Etant entendu que le fait de confier à un tiers tout ou partie de la charge du paiement de ces sommes ne vous exonère pas, en votre qualité de détenteur de l'autorisation de représenter l'œuvre, de votre responsabilité contractuelle en cas de défaillance dudit tiers.

Dans le cas où le responsable du paiement des droits souhaiterait procéder au paiement des droits via le portail CHORUS, les informations suivantes devront nous être transmises au plus tard quinze jours après la fin de chaque série de représentations : numéro siret, numéro de bon de commande ou d'engagement de dépenses, code du service.

Selon les dispositions de la Loi n°2001-420 du 15 mai 2001-art.53-1, tout retard de paiement entraîne la perception de l'intérêt minimum prévu par la loi, soit une fois et demie l'intérêt légal en vigueur. Les pénalités de retard sont exigibles sans qu'un rappel soit nécessaire.

3. Droit moral et mentions

La pièce devra être représentée dans le respect du texte et selon les éventuelles indications scéniques de l'auteur.rice. Toute interprétation par des moyens autres que ceux prévus par l'auteur.rice (marionnettes, vidéo, mime, etc...) devront recueillir un accord préalable et écrit de L'Arche. Sans cet accord, L'Arche se réserve le droit d'interdire les représentations.

Vous vous engagez à annoncer la pièce sous son titre défini par l'auteur.rice et à faire apparaître sur tous vos outils de communication le nom de l'auteur.rice immédiatement après ce titre. Les noms des traducteur.rice.s devront également figurer sur tous les outils de communication de votre spectacle ainsi que la mention © L'Arche 2018.

Vous vous engagez par ailleurs à faire apparaître dans le générique du spectacle la mention suivante : « La pièce *Fracassés* de Kae Tempest (traduction de Gabriel Dufay et Oona Spengler) est publiée et représentée par L'ARCHE – éditeur & agence théâtrale. www.arche-editeur.com »

4. Droits réservés

La présente autorisation est strictement limitée au spectacle vivant et en particulier, sans que cette liste soit limitative, ne concerne en aucun cas l'audiovisuel et l'internet. Toute captation de la pièce doit impérativement faire l'objet d'une demande préalable et écrite auprès de L'Arche et d'une convention particulière. Toutefois, à des strictes fins d'archivage, vous êtes autorisé à réaliser un enregistrement partiel ou total audio et/ou vidéo du spectacle. Dans le cadre de l'actualité et de la promotion du spectacle, L'Arche ne s'oppose pas à la captation et la diffusion gratuite en télévision, radio ou sur internet de courtes séquences de cet enregistrement n'excédant pas trois minutes au total. Aucune autre exploitation de cet enregistrement, sous quelque forme que ce soit, notamment via internet, que cette exploitation soit commerciale ou non commerciale, totale ou partielle, ne sera possible sans l'accord préalable et écrit de L'Arche et la conclusion d'une convention spécifique avec L'Arche.

5. Conditions générales

Les droits de musique de scène, le cas échéant, seront à votre charge en plus des droits définis par la présente autorisation.

Toute nouvelle date s'ajoutant au calendrier de représentations dans le cadre de la présente autorisation devra être communiquée à L'Arche au plus tard un mois avant que la représentation ait lieu, avec la copie de votre contrat avec le lieu d'accueil.

Vous vous engagez à informer vos coproducteurs, coréalisateurs, et les structures d'accueil des dispositions du présent accord et à veiller à leur stricte application.

Toute prolongation de la durée d'autorisation ou tout changement, nécessitera une nouvelle autorisation écrite.

Vous vous engagez, pour chaque représentation, à mettre deux places de première catégorie à la disposition de L'Arche et/ou de l'auteur.rice représenté.e. En contrepartie, ceux-ci devront confirmer leur présence au plus tard 24 heures avant ladite représentation.

Je vous prie de nous retourner au plus tard le 28 février 2024 cette lettre datée signée et revêtue de la mention « Bon Pour Accord » et de conserver le double ci-joint. Sans contresignature de votre part au-delà de cette date, la présente autorisation deviendra caduque.

Avec nos sentiments les meilleurs,

Amandine Bergé
Responsable de L'Agence théâtrale



L'ARCHE
ÉDITEUR & AGENCE THÉÂTRALE
57 rue du Midi - 93100 Montreuil
Tél : 01 46 33 46 45